

Carole : Et bien mon titre serait "Les chômeurs ne sont multimillionnaires que par leur nombre".

D. Cabrera : Vous avez l'esprit très caustique.

Carole : Je ne connais aucun film qui a été fait sur les projets de Nostradamus.

Laurent : Quel âge avez-vous maintenant ?

D. Cabrera : J'ai 41 ans.

Laurent : Vous êtes jeune !

D. Cabrera : Et vous, quel âge vous avez ?

Laurent : 30 ans.

D. Cabrera : Et bien vous êtes encore plus jeune, alors !

Laurent : C'est vrai !

D. Cabrera : Et votre anniversaire, c'est quand ?

Laurent : C'est le 27 septembre.

Thomas : Ce sera un mercredi.

D. Cabrera : Comment vous faites ?

Thomas : J'ai une bonne mémoire. Où habites-tu ?

D. Cabrera : A Montreuil.

Thomas : Tu as un jardin !

D. Cabrera : Un petit, oui. Je l'ai fabriqué, c'était une dalle en béton que j'ai fait défoncer et j'ai planté.

Arnaud : Tu habites à quel endroit de Montreuil ?

D. Cabrera : Près de la mairie.

Arnaud : Ça t'est égal que je te tutoie ?

D. Cabrera : Oui. À l'époque, mon père vouvoyait sa mère.

Arnaud : Pourquoi il vouvoyait sa mère ?

D. Cabrera : Ça se faisait comme ça.

Arnaud : Quelle horreur !

D. Cabrera : Pas forcément, c'était une marque de respect.

Arnaud : Mais je trouve ça très laid, le vouvoiement, laid comme les fesses du diable. En Espagne, on vouvoie ou l'on tutoie ?

D. Cabrera : On tutoie beaucoup. En fait, les fascistes tutoyaient. C'est presque le contraire d'ici.

Arnaud : Dominique, quelles personnes on peut tutoyer ?

D. Cabrera : Celles avec qui l'on est intime.

Arnaud : Dominique t'aimerait ou pas qu'on te chatouille sous les pieds ?

D. Cabrera : Ça dépend qui, c'est comme le tutoiement, si tu veux. Non, je ne suis pas d'accord pour que n'importe qui me chatouille sous les pieds.

Arnaud : Tu crains les chatouilles ?

D. Cabrera : Non, pas tellement. Est-ce que toi, tu as envie que n'importe qui te chatouille sous les pieds ?

Arnaud : Oui, à condition que ce ne soient que des filles.

D. Cabrera : Ah bon, n'importe quelle fille ?

Arnaud : Des dames et des jeunes dames.

Carole : Vous auriez envie de faire des dessins animés ?

D. Cabrera : Non.

Carole : Mon idée serait de réunir tous les contes en un seul conte. "La Belle au bois dormant" deviendrait sirène, après deviendrait Blanche-Neige, après Cendrillon, Peau d'âne, tout réuni en un seul conte.

D. Cabrera : C'est une très bonne idée. Vous avez plein de bonnes idées.

Laurent : Vous êtes la bienvenue. Pourquoi vous venez ici ?

D. Cabrera : Je vais faire un film sur des patients qui sortaient d'un hôpital psychiatrique pendant la seconde guerre mondiale et qui traversent la France en guerre.

Discussion

autour du film

Je suis vivante et je vous aime .. de Roger Kahane

Roger Kahane a réalisé de très nombreux films pour la télévision. C'est aussi le scénariste d'épisodes de beaucoup de séries dont "Les cinq dernières minutes", "L'institut"... Sa compagne, Hélène Cohen et lui sont les amis des Papotins.

Ils sont venus au Lucernaire projeter leur film "Je suis vivante et je vous aime" au comité de rédaction du "Papotin".

Ce film sorti en 1990 est cinq fois Prix du public de Cannes, Namur, Aubagne, Salon, Washington.

Mars 1944. Un cheminot vérifie un à un les essieux d'un train de déportés. Un papier tombe d'un wagon plombé. Le message porte une adresse avec au dos ces simples mots hâtivement tracés, « Je suis vivante et je vous aime. Sarah ». Julien ne le sait pas mais son destin est scellé. Au fil des jours, une étrange histoire d'amour va se développer et le lier à jamais à cette Sarah qu'il n'a jamais vue. À l'adresse indiquée, les vieux parents ont disparu eux aussi, mais le fils de Sarah, un gamin de quatre ans, a échappé à la rafle. Julien va se lancer avec l'enfant dans une longue cavale qui le conduira jusqu'à la fin de la guerre. Jusqu'à Sarah.

Arnaud : Tiens, c'était un peu le même type de disposition des rails de chemin de fer que sur le disque d'Hugues Aufray : "Nicole".

Driss : Donc c'est une gare qui ressemble un peu à toutes les gares.

Arnaud : Oui, les gares se ressemblent entre elles, je crois.

Driss : Et tu disais que c'est une gare qui avait l'air sympa.

Arnaud : Oui, j'aime bien ce genre de gare là, j'aime bien ce genre de construit.

Driss : Et le train allait vers l'Allemagne...

Arnaud : Peut-être.

Driss : Donc au départ, une petite gare qui ressemble un peu à toutes les gares qu'on peut connaître. Je ne sais pas qui avait posé la question à Roger : « Où ça se passait vraiment ».

Alexandre : C'est moi. Il m'avait dit que c'était en France dans le Doubs près de Besançon.

Driss : Voilà c'est dans une petite gare dans le Doubs près de Besançon.

Arnaud : Le train partait vers l'Allemagne. Peut-être. Il partait vers l'Est. Et il était sur une mauvaise voie. Il y avait une jeune femme mais qu'on n'a pas vu. Parce qu'on n'a pas vu ce qu'il y avait dans le train. On imaginait qu'il y avait des gens dans le train.

Alexandre : C'était un train de marchandise. En principe dans les trains de marchandise, il y a de la marchandise, il n'y a pas de gens. Il n'y a pas de voyageurs. Sauf que c'est un train de marchandise et il n'y avait pas de marchandise, il y avait des voyageurs.

Driss : Avaient-ils le choix ?

Arnaud : Et pourquoi on ne

leur a pas demandé leur avis ?

Alexandre : Ça, c'est marrant alors parce que s'ils n'avaient pas été d'accord. Comment ça s'est passé ? Est-ce qu'ils ont été mis de force ? C'est la question que je me pose.

Driss : On ne leur a pas demandé leur avis.

Alexandre : Oui non mais ce que je veux dire, c'est peut-être une question un peu difficile, ardue que je me pose. Mais s'ils n'avaient pas été d'accord, est-ce qu'on les aurait mis de force ? Tu comprends un peu la question ?

Driss : Oui, je comprends très bien la question. C'étaient les militaires qui les mettaient dans le train. Tu as vu qu'il y avait plein de militaires ?

Alexandre : Oui mais en attendant les militaires ils auraient quand même pu...

Arnaud : Les militaires ne demandent pas tellement leur avis aux gens ?

Driss : Ah ! Ben dis-nous là-dessus Arnaud.

Arnaud : Tatac tac tac tac tac, je te demande pas ton avis.

Driss : Tac tac tac tac ?

Arnaud : Oui, tac tac tac c'est le bruit d'une mitraillette que j'imité. Ça évoque le bruit d'une mitraillette.

Thomas : C'est inimaginable. Un train de marchandises, c'est un train de marchandises.

Alexandre : C'est-à-dire dans l'absolu, il a raison.

Driss : Ouais, sauf que dans ce train de marchandises, il n'y avait pas de marchandises, il y avait des hommes. Il y avait des gens à qui on n'a pas demandé l'avis.

François B : C'est que j'ai trouvé ce film bien. Je regardais et je l'ai trouvé très bien, il racontait beaucoup de choses, je veux dire beaucoup d'aven-

tures. Il y avait un garçon qui s'appelle Thibault et il y avait un monsieur qui d'après ce que j'ai compris, Thibault appelait papa, parce que c'était son copain ou plutôt un truc comme ça. C'était Julien. Le train de marchandise était sur l'autre voie, c'est ce que j'ai vu aussi. Ça m'a paru tranquille. C'est le terme que j'utilise.

Driss : Ça l'a paru tranquille ?

François : Oui. Et j'ai regardé longtemps ce film.

Frédéric : C'est un écran comme l'ordinateur d'Hélène. Il y a des trains et des valises partout.

Le monsieur s'est énervé, il a planqué sa valise. Il a coincé sa valise. Moto cassée, voiture cassée et les valises aussi.

Driss : c'était une période où il y avait beaucoup de choses

cassées.

Frédéric : La valise elle était abîmée ?

Driss : C'était beaucoup plus grave qu'une valise. Tu ne trouves pas ?

Frédéric : Si si si ! Elle est abîmée. Il va la remplacer la valise, il va la changer. Une valise qui est abîmée, on peut la changer. Moi je ne la remplace pas ma valise.

Avec Christophe Ruggia

Après la projection du film : Le Gone du Chaâba

À sa sortie en 1996, "Le Gone du Chaâba" eut un accueil "sympathique", c'était le moins que les médias, la télé surtout, pouvaient faire et puis c'est tout et c'est dommage. Il fut programmé à la télé cette année, mais si tard la nuit que peu de téléspectateurs ont pu le voir, et c'est malheureux. Les Papotins ont eu le bonheur de le voir au Lucernaire, en présence de son réalisateur Christophe Ruggia.

« Ce qui m'intéresse avant tout, dans cette histoire librement adaptée, c'est le parcours initiatique qui, au travers des livres, va donner à Omar, ce fils d'immigrés dont les racines seront à jamais enfouies au cœur de son bidonville, un regard décalé sur sa vie et sur le monde qui l'entoure.

Ce parcours qui le conduira à ce jour où il se retrouvera seul, face à lui-même, et où l'impossibilité de communiquer deviendra tellement insupportable que l'écriture s'imposera à lui comme une évidence. l'écriture, un monde à part entière, qui l'empêchera de finir comme la plupart de ses amis, broyés entre la culture de leurs parents et celle d'un pays qui ne fait que les supporter. »

Christophe Ruggia.

François B. : C'est quoi le Chaâba ?

Christophe : C'est le bidonville, c'est l'endroit où ils habitent, toutes ces maisons en bois, c'est comme un petit village...

Carole : Ça existe ces trucs-là en France ?

Christophe : Oui. Ça a commencé juste à la fin de la seconde guerre mondiale. Il y avait sur tout le territoire français, presque 180 bidonvilles comme celui-là. Des petits, des grands. Le plus grand, c'était à Nanterre où habitaient 17 000 personnes.

Carole : Est-ce que vous connaissez le film d'André

Cayatte "Mourir d'aimer" ?

Christophe : Oui.

Carole : Vous faites quoi comme genre de film ?

Christophe : Celui-là

Carole : Et à part ça ? Dans quel genre vous faites ?

Christophe : Pas de genre particulier.

Carole : Ça ne vous dirait pas de faire un remake de "Mourir d'aimer". Une prof française et un gosse Algérien, genre race ennemie un peu dans le style "Roméo et Juliette".

Christophe : il y a quelqu'un qui a fait ça en Palestine.

Carole : Le comportement des gosses fait penser un peu

aux jeunes d'aujourd'hui dans les banlieues. Ça n'a pas changé.

Christophe : C'est pour cela que j'ai voulu raconter cette histoire.

Carole : Quel genre de film vous voulez faire dans l'avenir ?

Christophe : Je travaille beaucoup avec des enfants, je prépare un film qui est aussi sur l'enfance, une histoire d'amour entre deux enfants.

Anais : Pourquoi le petit garçon pleurait ?

Carole : Mais il a pleuré à plusieurs reprises !

Christophe : il pleure souvent.

Le Gone du Chaabat

C'était beau, mais c'était la misère.

Ils habitaient des bidonvilles et marchaient dans la boue.

Il n'y avait pas de magasins. Il n'y avait qu'une boucherie.

Il n'y avait rien du tout, que de la boue et des chantiers à côté.

Le petit allait à l'école mais le grand allait travailler avec son père même s'il était jeune.

C'était pas facile du tout là-bas.

Said.

C'est vrai qu'il s'énervait. Il gueulait. Il ne se sentait pas bien avec sa famille. Il avait du mal à rester en France.

C'est vrai qu'ils ne parlent pas assez français. Ils ne sont peut-être pas assez intelligents, parce que des fois, ils font des conneries. Ça leur arrive même souvent.

C'est vrai qu'ils avaient des bidons d'huile pour l'essence.

C'est vrai qu'ils marchent à pied ou en voiture quand ils déménagent si l'appartement est cassé.

C'est vrai que les Algériens se marient et des fois ils vieillissent.

C'est vrai que des fois il y avait la police qui passait et des fois des inspecteurs qui enquêtaient sur où étaient les enfants, le boucher. Des fois il n'y a pas de victime.

C'est vrai que des fois ils sont très bizarres.

C'est vrai que des fois elles sont très vulnérables et soumises quand elles font l'amour.

C'est vrai des fois ils ne fument pas et il y a quelqu'un qui l'emmerde le bougnoule.

C'est très important, des fois ils sont en mobylette les Algériens.

C'est vrai qu'ils déménagent en HLM quand la maison de campagne est pourrie.

Des fois ils jouent aux cartes. Des fois ils lisent le journal.

Des fois ils regardent la télévision en couleur.

Des fois ils sont comme des ministres alors ils regardent la lune quand il fait nuit.

Laurent

Le maître n'aimait pas que les élèves l'appellent "monsieur". Il préfère qu'ils l'appellent "maître".

Quand le maître demande à ses élèves de faire une rédaction, le petit garçon écrit un texte sur le pays, il le lit à son copain qui le connaît et le maître dit au petit garçon qui s'appelle Omar qu'il fait beaucoup de progrès.

J'ai vu que les copains d'Omar prenaient des pierres et les lançaient sur la vitre de la voiture et la femme pour ne plus « être dérangée » leur a donné de l'argent et les copains lui ont dit « il n'y a pas de problème ». Ils la laissent tranquille et vont voir ailleurs.

Les garçons parlaient de choses qui m'ont intéressé.

François B.

Ils ont coupé le zizi au garçon. Ça fait mal.

Claire.